

XVI

Foggia, le 15 novembre.

Le train qui mène d'Ancône à Foggia, puis à Naples d'un côté et de l'autre à Brindisi, longe pendant plusieurs heures la grève de la glauque Adriatique. Il suit cette mer dangereuse de si près que, par les très gros temps, les lames déferlent à quelques centimètres des rails. Quel paysage que celui-là, longue et stérile bande de sable jaune incessamment rongée par cette lame verte qui vient, qui s'en va, revient, s'en va, et la houle ondule au loin, d'une couleur d'émeraude plus vive encore ! Aucune trace de culture. Les villages juchés sur les hauteurs rappellent l'ancienne insécurité de la côte que les pirates ont ravagée pendant des siècles. Ils arrivaient de la Grèce, qui est si près, de la Tripolitaine, de l'Algérie et surtout des pays toujours à demi sauvages qui sont

là-bas sur l'autre côté de cette mer et qui marquent le commencement du monde slave. Il a fallu la conquête d'Alger pour en finir à jamais avec ce fléau de tant de siècles. — Qui songe, hélas ! à en garder une gratitude à la Maison de France, pour avoir ainsi, d'un coup, nettoyé toute la Méditerranée ? — Sur ce sable et en face de ces villages haut bâtis, les barques des pêcheurs tirées hors de l'eau, tantôt six, tantôt dix, tantôt trente, suivant l'importance du port, sont maintenant bien en sûreté. Elles étalent des voiles barbarement peintes, le plus souvent en rouge, et que décorent de mystérieux emblèmes : un soleil, une étoile, un croissant, un lion, un personnage vêtu d'une armure. Quelquefois aussi ces voiles sont violettes, d'autres brunes, d'autres jaunes ou vertes. Rien qu'à ces signes, on reconnaît que voici le bord d'un autre monde, de ce Levant longtemps intact, qui sert lui-même de bord à l'Orient. Et c'est aussi le bord du Midi italien, vous le constatez aux fruits qui se vendent dans les gares. Ces stations de chemin de fer, là comme partout, laissent, en effet, une place au produit naturel, aux denrées de gourmandise dont les pauvres paysans font négoce. Ceux d'ici promènent sous les portières des wagons

leurs paniers remplis de raisins aux grains énormes. De larges figues fraîches s'y mélangent à d'autres, séchées, enfilées par cinquantaine sur des brochettes de bois. Ces vendeurs de campagne ont déjà l'accent rapide, le parler haut, qui mange une syllabe sur deux, propre au royaume de Naples. Le vin des buffets change aussi. C'est maintenant une sorte de sirop noir et parfumé, chargé d'alcool, et auprès duquel notre épais vin du Var paraîtrait transparent et léger. A l'horizon, et au loin dans les terres, surgit le Gran Sasso d'Italia qui domine les Abruzzes. Il est déjà couvert de neige. Du côté de la mer, la grande pointe sombre du mont Gargano profile sa masse boisée. Que de souvenirs s'évoquent à cette approche, qui vont de la fabuleuse antiquité classique au plus romantique moyen âge ! Les îles de Diomède sont tout près, et tout près aussi cette Manfredonia fondée, comme l'indique son nom, par le fils de l'empereur Frédéric II. Peu à peu les montagnes s'abaissent, le train franchit des rivières mangées de marais, après des rivières à demi vides. La vaste plaine de la Pouille s'étale tout d'un coup, cette plaine du Tavoliere, immense et déserte, — démesuré pâturage qu'animent seulement à deux époques de

l'année les passages des grands troupeaux. Mais Foggia s'y dresse, où Frédéric II tint sa cour, Lucera où il encastra ses Sarrasins, Castel-Fiorentino où il mourut. C'est ce personnage énigmatique dont la mémoire anime pour moi ce paysage depuis Jesi déjà. Il l'animait pour deux des voyageurs dont je viens de lire les récits dans les longs loisirs de ce train peu rapide : Gregorovius et François Lenormant. Entre parenthèses, le célèbre historien allemand ne l'emporta sur l'archéologue français, connu des seuls spécialistes, ni en érudition, ni en intelligence. Comme il est injuste que les beaux volumes de ce dernier sur l'Apulie, la Lucanie et la Grande-Grèce, répertoire inouï de descriptions, d'anecdotes et d'idées générales, ne soient pas célèbres dans notre littérature de voyages ! Ils ont le malheur d'être écrits par un de nos compatriotes d'abord, puis par un savant qui eut le tort d'être aussi un fantaisiste, enfin pour des lecteurs qui ne se déplacent guère. Venus d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, ils auraient sans doute été découverts par quelque essayiste qui se serait fait un peu de renommée, rien qu'à les traduire et à les analyser. Ce fut le sort d'autres ouvrages qui valaient plus encore. N'est-ce pas sur une traduction de

Gœthe que nous avons appris l'existence de ce *Neveu de Rameau*, un des chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle et de tous les temps?

Foggia, où j'arrive après dix heures et plus de ce paisible chemin de fer, est une vaste ville, entièrement construite en maisons basses, à cause du tremblement de terre qui la détruisit au siècle dernier. Les rues très larges, les voûtes solides des rez-de-chaussée, l'absence d'étages supérieurs attestent l'impression produite par le terrible fléau. Il semble que la ville l'attende comme les pierres d'un môle attendent la vague. Il n'a laissé debout ni la cathédrale où fut couronné Manfred, ni le palais de Frédéric. De cette demeure impériale, il ne reste qu'un arc enclavé dans une maison sur le fronton de laquelle on lit ces mots : *Comitato medico*.

« Les habitants disent que beaucoup de voyageurs, vingt par an peut-être, viennent visiter cette porte et qu'ils parlent d'étranges langages... » Cette naïve observation d'un Guide anglais est trop justifiée. Il faut s'intéresser singulièrement au grand César du moyen âge pour trouver que cette seule relique compense suffisamment l'infamie des hôtels de Foggia, la sordidité des voitures, et, par les jours de

pluie, comme celui où j'écris ces lignes, l'épaisseur de boue dont s'engluent les places. Et, cependant, tout Frédéric II est dans cet arc, avec les contrastes qui font de lui un personnage infiniment représentatif, le confluent moral de tant de courants divers. Essayons de le démêler par delà ce simple mais authentique document, et de tuer les heures de cet après-midi diluvien par l'évocation de cette ensorcelante figure.

L'arc est supporté par deux aigles tout pareils à ceux que l'on remarque sur les monnaies d'or frappées à l'effigie du prince et qui s'appellent des augustales. J'ai devant moi, en écrivant ces lignes, une de ces curieuses pièces. Je viens d'y regarder l'effigie du prince en empereur romain : la tête laurée, la toge drapée à l'épaule. L'exergue porte : « *Federicus, Cæsar, Augustus,* » et, dans le profil, se reconnaît un visible et gauche effort vers l'expression néronienne. L'aigle, pareil à ceux qui décorent la porte du palais de Foggia, est sur le revers. C'est bien l'oiseau des médailles romaines, avec le col long, les ailes détachées, le rapace et maigre chasseur, maigre d'une faim toujours inassouvie, dont les serres sont ouvertes et

prêtes à saisir — quoi? L'empire du monde, cet *orbis romanus* qui, depuis la chute de la civilisation antique jusqu'aux jours récents de Napoléon, a hanté le cerveau de tous les grands dévorateurs d'États dans notre Occident. Ce songe dont Charlemagne réalisa le plus authentique à-peu-près, comment Frédéric de Souabe ne l'aurait-il pas caressé? Sa tradition du droit impérial l'y poussait déjà, et surtout son apanage réel, la mosaïque de ses royaumes si étrangement contradictoires : l'Allemagne, la Sicile, Jérusalem. Il rêva donc, lui aussi, de jouer le rôle de César romain avec d'autant plus de force qu'il en avait le génie. Mais il existait un autre héritier de cet *orbis romanus*, héritier spirituel, celui-là, et cependant toujours à la veille, surtout dans ce douzième et ce treizième siècle de foi si profonde, de passer du spirituel au temporel. Ce César des âmes, c'était le Pape. La vie entière de Frédéric se dépensa en luttes contre Rome. La chronique de Matthieu Paris est remplie des lettres qu'il adresse au roi de France, au roi d'Angleterre, au roi de Castille, pour protester contre Grégoire IX et Innocent IV. Dès ses premières années, il s'était heurté au pouvoir ecclésiastique, pour en bénéficier en apparence, puis-

qu'il avait reçu du Saint-Siège, contre ses concurrents, l'investiture de toutes ses royautes, depuis l'Allemagne jusqu'à la Sicile. Les lui donner, n'était-ce pas se réserver le droit de les lui reprendre? Et le même Saint-Siège, qui l'avait fait empereur et roi, devait, plus tard, le déclarer déchu de l'Empire et déchu de ses possessions d'Italie. Ils la racontent, ces aigles de l'arc de Foggia, cette convoitise du royaume universel et la longue lutte de l'ambitieux empereur, sa guerre éternelle, ses vaines colères, cette dispute sans fin jusqu'à l'arrêt du Concile de Lyon, qui souleva contre lui presque tous ses vassaux. « Ah! » soupirait-il un jour, en parlant des sultans Orientaux, « qu'ils sont heureux de n'avoir devant eux aucun Pape! »

Si cet arc de porte révèle la politique du prince par ce simple emblème, par son inscription il révèle que chez Frédéric et sous l'empereur se dissimulait un homme de pensée et de culture. Son plein cintre est orné d'une inscription en deux vers latins :

*Hoc fieri jussit Federicus Cesar ut urbs sit
Foggia regalis sedes inclita imperialis.*

Ces mauvais vers dans le goût de l'époque sont-ils de la composition du prince ? En tout cas, c'est bien la manière des distiques souvent malicieux qu'il dédiait à ses diverses résidences. Faut-il y voir, comme Lenormant, la preuve que ce palais de Foggia fut construit sur les plans de Frédéric ? Il eut, en effet, cela de commun avec les autres Césars, ses modèles, d'unir à des aspirations de tyran et à des patiences d'administrateur une réelle curiosité d'artiste. Dans l'antiquité, Hadrien fut le type accompli de ce dilettantisme impérial. Frédéric II, lui, assez habile écrivain pour avoir composé un bon Traité de la chasse au faucon, s'entourait, par choix, d'hommes supérieurs. Son confident, celui qui eut, comme dit Dante, « les clefs de son cœur, et qui les maniait, fermait et ouvrait avec tant d'art, » fut Pierre de La Vigne, l'auteur du gracieux poème : *Amore, in cui i' vivo ed ho fidanza*. A l'affût de toute idée nouvelle, ses historiens, comme Jamsilla, nous le montrent fondant des écoles, épargnant ses prisonniers quand ils étaient, tels qu'Albertano de Brescia, aptes à des travaux de science, ami de Michel Scot et lui faisant traduire l'*Histoire des animaux* d'Aristote sur l'abrégé d'Avicenne, protecteur de juifs philo-

sophes, ainsi de Judas Cohen Ben-Salomon, avec lequel il entretient une correspondance de géomètre. Un manuscrit d'Oxford, qui renferme un certain nombre de questions par lui adressées à des savants arabes, permet de mesurer l'étrange profondeur de son scepticisme philosophique. Ne leur pose-t-il pas les deux problèmes suivants : « Le sage Aristote a-t-il démontré que le monde est éternel ? Si oui, quels sont ses arguments ? » — « Quelle est la nature de l'âme ; est-elle immortelle ? » — La terrible impiété dont témoigne une pareille enquête n'empêchait d'ailleurs pas le prince libre penseur de s'entourer d'astrologues et de croire à leurs prédictions. Il donna même de cette foi une bizarre preuve lors de son mariage avec Isabelle d'Angleterre, ayant attendu pour le consommer que les astres fussent dans un certain moment de leur course. Puis la renvoyant à ses femmes : « Surveillez-la bien, » leur recommanda-t-il, « car elle est grosse d'un enfant mâle. » Cet ensemble de négations et de superstitions fait comprendre la furieuse ardeur que la Papauté mit à le poursuivre. Frédéric, les Pontifes ne s'y trompèrent pas, était plus qu'un adversaire politique, comme avaient pu l'être d'autres empereurs. Il portait en lui un

disputeur plus dangereux pour Rome que le plus habile capitaine, presque un ancêtre de la Réforme. Dans ses lettres contre le Saint-Siège, telle phrase dépasse singulièrement l'époque : « Réfléchissez, » écrivait-il aux princes chrétiens, « aux usurpations et à l'orgueil de ces prélats qui, ne pouvant se contenter du gouvernement des âmes, par tout moyen recherchent aussi l'empire du siècle. » Il se faisait écrire par un évêque allemand à sa dévotion : « Que le pasteur romain fasse paitre ses Italiens. Nous qui sommes constitués par Dieu les gardiens fidèles de nos brebis, nous écartons de nos troupeaux ces loups couverts de peaux d'agneaux. » — Lui-même reprenait : « C'est dans la pauvreté et la simplicité que vivait l'Église primitive quand elle engendrait, féconde, tous les Bienheureux que rapporte le catalogue des saints... » Que dira de plus le révolutionnaire Luther ?

Placée ainsi dans cette ville de la Pouille, et à quelques kilomètres de la sarrasine Lucera, cette porte du palais, qui ressemble un peu, par sa coupe, aux portes de l'Alhambra, rappelle encore ce qui fut un autre trait original de Frédéric : les habitudes de sultan arabe prises

dans cette Sicile encore toute voisine de la domination musulmane. Dès son expédition en Terre Sainte, le caractère gracieusement diplomatique de ses relations avec les chefs des infidèles montra qu'il les connaissait au point de se considérer presque comme un des leurs. Mais surtout par sa manière de vivre, par ses harems, par le luxe particulier de ses fêtes, par ses indulgences pour la traite des esclaves noires et blanches entre la Sicile et l'Afrique, par ses privilèges accordés aux déportés maures de Lucera, il se posa comme un véritable prince d'Orient. Tout le révélait absolument étranger, non plus même aux préjugés, mais aux habitudes communes de sa race et de son temps. Lisez dans ce même Matthieu Paris cette réception faite à son beau-frère l'Anglais Richard, et dites si Saladin aurait accueilli autrement un grand seigneur mahométan : « L'empereur ordonna qu'on lui fit prendre des bains avec des vapeurs parfumées et des massages très propres à rendre les forces après les fatigues de la mer, et au festin qu'il lui servit il fit danser devant lui des almées qui marchaient sur des boules avec un art merveilleux. Elles contournaient leurs bras en jouant et chantant et repliaient leur corps en arrière suivant le

rythme de leurs chansons... » S'attendait-on à retrouver une description minutieuse de la danse du ventre sous la plume d'un moine saxon de cet âge? Ajoutons que ce n'étaient pas là seulement des fantaisies de grand seigneur cosmopolite. La fréquence des séjours de l'empereur dans ces palais isolés de la Pouille, l'âpreté de jalousie avec laquelle il y séquestra ses épouses surveillées par des eunuques, sa mauvaise ironie à l'égard des prêtres égarés dans sa ville de Lucera, mille signes semblables attestent qu'il avait presque dépouillé le prince allemand, pour devenir un souverain à moitié asiatique. Sa férocité dans diverses circonstances, la perfidie de ses négociations, les procédés expéditifs de ses justices achèvent de marquer d'un trait oriental cette complexe figure d'un Souabe trop précocement cultivé dans divers sens, mais par cela même si moderne, si en avant sur son époque, si nouveau par son esprit, son indifférence, sa fantaisie, sa curiosité. Le grand poète catholique ne s'y est pas trompé. Il ne l'a rangé, dans son *Enfer*, ni parmi les cruels, malgré ses iniquités, ni parmi les luxurieux, malgré ses débauches, mais bien parmi les hérétiques, à côté du cardinal Ubaldini, célèbre pour sa phrase scanda

leuse : « S'il y a une âme, que je perde la mienne pour les Gibelins. »

*Qua entro è lo secondo Federico
E'l Cardinale; e degli altri mi taccio...*

(Inf. x, 119.)

XVII

Lucera, le 16 novembre.

Grâce à un chemin de fer local qui marche à peu près comme un tramway à vapeur, la vieille cité de Lucera n'est plus qu'à trois quarts d'heure de Foggia. Il est impossible de traverser même de cette façon tranquille et bourgeoise ce fragment de la vaste plaine de la Pouille sans se rappeler le drame d'histoire qui se joua ici, au treizième siècle; — et le roi Manfred, avec son charme de prince poète, sa tragique fortune, sa femme si belle et si malheureuse, ses enfants dont le dernier finit par mourir à Naples, après cinquante ans d'emprisonnement; — et la première invasion française en Italie, celle de Charles d'Anjou, ce frère de saint Louis, convié par les papes à prendre l'héritage des Hohenstaufens excommuniés. Cette tragédie vraie a été rapportée

avec un rare mélange d'énergie et de simplicité à la fois par le vieux Nicolo de Jamsilla. Quoique ce soit un passage presque classique, pour tous ceux du moins qui se sont intéressés à cette sanglante légende des Souabes, je ne saurais résister au plaisir de transcrire la page où ce chroniqueur raconte l'arrivée de Manfred lui-même à Lucera, à la suite d'une révolte de ses partisans. Peu de récits donnent davantage la couleur d'un temps. Tacite seul a des anecdotes pareilles, si courtes mais qui restent dans l'esprit comme le type d'un millier d'autres semblables. La révolte de quelques barons avait mis Manfred en danger. Poursuivi jusqu'au fond des Pouilles, il ne voit de refuge qu'à Lucera et parmi les Sarrasins de son père. Le voilà donc parti en avant avec une faible escorte, par une nuit du mois de novembre et chevauchant dans cette plaine, en route vers cet asile dont il n'était même pas sûr. La pluie tombait. « Elle augmentait, » dit Jamsilla, « les ténèbres de la nuit. Le prince et ses quelques compagnons ne pouvaient se voir l'un l'autre. Ils ne se reconnaissaient qu'à la parole et qu'au toucher. Ils ne savaient pas non plus où les portait leur route, ayant volontairement choisi d'aller à travers champs pour dépister

toute poursuite possible. » Un certain Adenulfo Pardo les guidait, ancien veneur de Frédéric, qui connaissait le Tavoliere pour y avoir beaucoup erré avec l'empereur. Cherchant un point de repère, cet homme se ressouvint d'un vieux pavillon de chasse mis sous la protection de saint Agapit et construit à mi-chemin entre Foggia et Lucera. Le chroniqueur nous la décrit, cette maison, en quelques mots, sans surcharge de pittoresque, mais qui en font une peinture inoubliable, « vaguement blanche dans l'obscurité de cette nuit. » Les hommes s'y glissent, trempés de pluie, avec leurs chevaux, et si lassés, qu'ils allument du feu contre toute prudence, au risque d'être découverts de Foggia ou de Troja qu'occupaient les ennemis. D'autres cavaliers avaient rejoint le prince en route, inquiets qu'il fût parti avec si peu de forces. Mais il était si défiant, même de ses Sarrasins, qu'il ne prit pour s'approcher de Lucera au matin que trois compagnons, dont un parlait convenablement l'arabe. Arrivé sous les murs, il lui fallut se faire reconnaître — trait si romanesque qu'il en semble romantique — à ses beaux cheveux blonds. Même alors, on refuse de lui ouvrir à cause de la consigne donnée par le traître Jean le Maure ; et, pour

obéir tout ensemble à cette consigne et à un scrupule dernier de fidélité, les gardes de la porte lui conseillent d'entrer par un égout, lui disant qu'une fois dans la place ils lui obéiraient. « Le prince l'aurait fait, » ajoute naïvement Jamsilla, « malgré l'ignominie de ce chemin, à cause du fruit de la victoire qui en devait résulter, car il faut passer par des chemins étroits pour arriver à la gloire... » Il saute de son cheval et, couché devant l'infâme ouverture, commence de ramper au ras de terre. A cette vue, les Sarrasins oublient les ordres du gouverneur. L'humiliation du fils de leur cher empereur les soulève de remords. Ils brisent les portes et ils font à Manfred une entrée triomphale. Dégagée du détail particulier et interprétée dans sa signification profonde, cette anecdote suffit à montrer ce qu'était la discipline des soldats de cette époque, combien fragile, combien personnelle, et subordonnée à l'impression de la minute !

Ce caractère incertain du dévouement de ses troupes, Frédéric II l'avait bien vu. En transplantant de Sicile en Apulie les Arabes révoltés, puis en les enveloppant de privilèges, ils se recrutait une garde prétorienne, inattaquable

du moins à la grande puissance de l'époque, à cette excommunication qui fit parfois du Pape l'empereur des empereurs. Il s'agissait de bien persuader à ces musulmans qu'il ne toucherait jamais, lui, Frédéric, à leur religion, d'une part; et, de l'autre, qu'en dehors de lui tout autour d'eux était hostile. Il essaya de résoudre cette double difficulté par cet exil, à la fois forcé et comblé. Le choix de cette Lucera dressée sur un roc, en plein cœur de la Pouille, fut un trait de génie. Où qu'ils se tournassent, les Arabes ne voyaient à l'horizon que les remparts de villes chrétiennes, par conséquent ennemies. Eussent-ils voulu s'échapper, ils étaient pris avant d'avoir gagné la mer. Mais pourquoi, la première nostalgie passée, auraient-ils tenté de rejoindre la Sicile et leur val natal de Mazzara, tout planté d'aloès et de cactus, avec ses temples ruinés sur ses hauts promontoires, les « maisons des idoles », comme ils les appelaient? Dans l'enceinte fortifiée que l'empereur leur attribua, n'avaient-ils pas leurs mosquées, leurs juges avec leurs lois, leurs coutumes, leur langue? Plus tard, s'étant multipliés, ils débordèrent sur la ville même et ils l'envahirent au point de désaffecter la cathédrale et d'en expulser jusqu'au dernier prêtre. Dans le début,

ils se trouvaient un peu en dehors, comme parqués dans la forteresse. Aujourd'hui, la ville de Lucera subsiste encore. C'est un gros bourg, avec des ruelles en pente, à l'aspect sauvage. Il y grouille une population visiblement africaine, mais qui n'est pas plus voisine du type arabe que celle du reste de ce royaume des Deux-Siciles si profondément mélangé de sang noir. Quand Charles d'Anjou rentra ici en vainqueur, il respecta, en effet, la ville. Du château que lui et ses successeurs attaquèrent à plusieurs reprises, ces terribles soldats, et le temps plus destructeur qu'eux, ont fini par ne laisser qu'une enceinte.

Pour la gagner, on doit subir un petit quart d'heure d'une voiture primitive lancée au trot d'un cheval, dont les pieds plus ou moins sûrs glissent le long des talus ravinés. On arrive ainsi à un plateau où la seule construction encore debout auprès du château est un couvent à demi désert. Deux moines le gardent, d'une mine si farouche, qu'à une autre époque, le redoutable cardinal Ruffo, qui faisait dans ces contrées une guerre aussi pieuse que féroce, les eût certes enrégimentés. Dans cette solitude, la vieille enceinte sarrasine apparaît plus formi-

dable encore. Elle est construite dans une pierre rouge, et le plan de la fondation est visible rien qu'au développement démesuré qu'elle occupe. Le mur s'étend sur un pourtour de près d'un kilomètre, et il suit d'une manière très exacte l'escarpement du rocher, y dessinant ainsi comme une Lucera à côté de l'autre. Le mot de château n'est plus exact; c'est ici une véritable cité bâtie hors de la cité. Des tours carrées d'espace en espace font saillie et forment comme des bastions isolés, qu'il fallait prendre un par un, comme autant de petites places fortes. Des tours plus fortes bombent aux angles, toutes rondes, asiles ménagés pour une résistance suprême. Un fossé très profond a été creusé du côté qui regarde la ville. La porte ménagée à l'est se trouve placée d'une manière très habile sous le donjon même et dans un angle si rentrant que toute surprise était manifestement impossible. En fait, cette formidable défense eut raison des plus furieuses attaques. L'endroit ne fut jamais réduit que par la famine : sans canons il était invincible.

Les débris de ce donjon, de l'énorme bâtisse carrée qui achevait ainsi la sécurité en dominant la porte, se voient encore. Ce sont même

les seuls bâtiments qui restent. Tous les autres bastions et les tours rondes s'étagent comme des décors de théâtre. C'est une ligne extérieure derrière laquelle il n'y a plus rien, pas même une ruine. Le contraste est saisissant entre le remarquable état de conservation du grand pourtour et la nudité sinistre de l'espace ainsi encadré. On se trouve, la porte une fois franchie, dans un immense et mélancolique champ de gazon, où l'inégalité du sol, bossué çà et là, ne permet même plus de s'imaginer quelle construction se dressait ici, ou plutôt quelles constructions, car cet enclos enserrait un peuple entier distribué en familles indépendantes. L'endroit est propice pour de petites maisons bâties à la manière arabe, pour des rues étroites et sinueuses, enfin pour l'appareil d'une sorte d'acropole de guerre. Des fragments innombrables de poterie jonchent l'herbe. Leur antiquité devient suspecte lorsque l'on songe que ce terrain vague sert, depuis des années, d'emplacement aux fêtes publiques. Les gens de Lucera et ceux des villages environnants viennent ici plusieurs fois par saison manger, boire, danser et se divertir. L'imaginatif Lenormant s'est donc un peu pressé de reconnaître dans ces débris les indices d'une fabrication spéciale

aux Sarrasins. Quand on a discerné dans la forme des tours, avec la base de leurs murailles en talus, les principes de fortifications propres aux Arabes, — ce qui, d'ailleurs, est une découverte un peu naïve, — on a épuisé tout ce que le site fournit de données positives à l'archéologue. Mais les sources de rêverie qui jaillissent de ce sol pétri de la plus tragique histoire sont, elles, inépuisables. Cette *Lucera Saracenorum* avait donc son cœur ici, dans l'enclavement de ces murs. C'est ici que Frédéric habitait son palais meublé suivant sa fantaisie compliquée, mélangeant à un luxe de monarchie asiatique des goûts plus délicats d'humaniste. Il songeait sans cesse à l'embellir. On le voit, au cours d'une campagne en terre romaine, dépouiller un couvent de deux bronzes antiques et les envoyer ici pour en parer son harem. Ici, et tandis que Charles d'Anjou livrait à Manfred la bataille de Bénévent, la femme du prince souabe, Hélène d'Épire, la reine à la beauté grecque comme son nom, attendait, pleurant et embrassant ses fils, l'issue du combat. De quel regard elle fouillait cet horizon qui, du haut des remparts, s'étend, comme il s'étendait, si vaste, si nu, si désert ! Le moindre messenger devait lui être visible à des lieues et

dés lieues dans cette plaine où ne poussé pas un arbre. Ici les malheureux Sarrasins, tous leurs princes tués, furent assiégés par les rois d'Anjou à plusieurs reprises jusqu'à ce dernier investissement raconté avec une tranquillité si terrible par un autre chroniqueur, Saba Malaspina : « Beaucoup parmi les assiégés sortaient pour ramasser de l'herbe dont ils se nourrissaient comme des bêtes. Il arrivait que par l'excès de leur faiblesse ils ne pouvaient même pas se relever du sol. Les Français les tuaient ainsi et gardaient les plus valides pour les vendre comme esclaves. Quelquefois, par une curiosité cruelle, on leur ouvrait le ventre que l'on trouvait rempli de ces herbes. » Détail atroce et qui explique mieux que tous les commentateurs comment le grand poète du moyen âge italien a pu si aisément inventer dans son *Enfer* les férociétés de ses supplices ! Les récits de l'époque les lui ont presque tous fournis. Ces pauvres Arabes de Sicile préféraient pourtant les effroyables rigueurs de ce siège sans espérance au reniement de leur foi religieuse. Leur adoration pour Frédéric et pour Manfred fut si forte qu'ils se soulevèrent une première fois contre Charles d'Anjou, à la seule approche de Conradin, le dernier des Hohenstauffen, —

ce Conradin exécuté à Naples et dont l'Allemagne, prétendait ironiquement Henri Heine, ne pardonnera jamais la mort à la France. Les Sarrasins, eux, refusèrent de croire à cette mort. Leur première révolte avait été réprimée terriblement. Cela n'empêcha pas qu'un imposteur, s'étant donné pour le petit-fils de Frédéric, trouva encore leur sang à son service. Il fallut les exterminer pour triompher d'un dévouement qui achève de donner à cette colonie musulmane du César impie un caractère de poésie romanesque. La mélancolie du paysage, la solitude nue de cette enceinte, la ligne guerrière des murailles restées intactes, tout enfin dans cette ruine si peu visitée s'harmonise à ce souvenir. Longtemps après avoir descendu la colline on se retourne pour voir le rempart qui domine encore la plaine. On imagine sur le ciel bleu, entre les créneaux des tours rouges, des faces basanées de Maures tels que nous en peignent les vieilles fresques, de clairs turbans, des robes vertes, des cimenterres noirs, des armures damasquinées d'or. Les coupoles des blanches mosquées bombaient par-dessus ces murs, et cette ville sans croix, en pleine Pouille, à quelques journées de Rome, apparaissait aux chrétiens de ces temps comme une vision d'en-

fer. Le pape Innocent IV disait n'y jamais penser « sans avoir la sensation d'une épine enfoncée dans l'œil de l'Église ». — Que Frédéric II ait osé cela montre, plus encore que ses questions sur l'immortalité de l'âme et l'éternité du monde, la force de son scepticisme.